

—*Din, din, din* (Pour la religion) ! criaient les Indous. Mort aux Feringheas !

Malheureusement pour les Européens, il arriva ce qui arrive dans presque toutes les foules. Les individus les plus éloignés poussant vers le centre, forçaient les gens les plus voisins des étrangers à s'en rapprocher encore davantage. Le petit détachement se trouva bientôt pris comme dans une sorte d'étau vivant. En temps ordinaire, quelques coups de bambous ou de cravache enssent promptement ménagé des éclaircies dans la foule, mais ce jour-là la moindre violence pouvait avoir de telles suites que M. Novéal lui-même fut obligé de se contenir. Après avoir péniblement parcouru quelques centaines de pas, les Européens se trouvèrent bientôt dans l'impossibilité absolue d'avancer. Pour comble de malheur, leurs chevaux, excités et effrayés par l'odeur d'un éléphant arrêté à quelques pas de là, commencèrent les uns à se cabrer, les autres à ruer. Pressés eux-mêmes par la foule, les Indous les plus rapprochés du petit détachement ne pouvaient reculer. Si l'un d'eux était blessé par les pieds des chevaux, il n'en fallait pas davantage pour donner le signal du massacre.

Une idée surgit tout à coup dans la tête de M. Novéal.

—Le *howdat* (siège) de l'éléphant est vide, dit-il à Frédéric. Si le *mahout* (conducteur) veut me louer ou me vendre son éléphant, ces dames seront plus en sûreté dans le *howdah*, et l'éléphant saura bien se faire de la place. Dirigeons-nous vers lui.

Prise au dépourvu par ce changement de direction, la foule se trouva moins pressée sur le passage des Européens. Ils purent ainsi arriver jusqu'à l'éléphant.

—Veux-tu laisser ces quatre femmes monter sur ton éléphant et les conduire à la tour du Pavillon ? dit M. Novéal au mahout.

—Non, répondit l'Indou.

—Cent roupies pour toi tout de suite, et deux cents une fois qu'elles seront en sûreté.

Il hésita.

—Je double le tout, reprit M. Novéal ; acceptes-tu ?

—Oui, répondit le mahout, mais hâtez-vous alors.

—Protégées par leurs compagnons, les quatre femmes descendirent précipitamment de cheval. Le mahout décrocha la petite échelle suspendue au *howdah*. Au moment où il allait la laisser glisser à terre, afin que les Français pussent s'en servir pour monter sur l'éléphant, un Indou se hissa comme un singe sur les épaules d'un de ses camarades, et de là grimpà à côté du mahout, à qui il se mit à parler avec vivacité et d'un air menaçant. Il semblait en même temps lui montrer quelqu'un au milieu de la foule. Intimidé probablement par les menaces qu'on lui transmettait, le mahout remonta son échelle, et fit signe aux Européens qu'il ne pouvait les emmener, M. Novéal, furieux, voulut lui casser la tête d'un coup de pistolet ; mais Valentin lui saisit le bras. Sur l'ordre de quelques individus qui semblaient diriger les groupes, la foule s'ouvrit devant l'éléphant, qui s'éloigna avec son conducteur. Les Européens voulurent suivre, mais la barrière vivante se referma aussitôt derrière eux.

—Remarquez-vous une chose ? dit Joseph à M. Mazeran. Loin d'exciter la populace à nous égorger, les gens que nous voyons diriger la masse empêchent plutôt de nous frapper.

—En effet.

—Je suis curieux de savoir s'ils nous arrêteraient encore dans le cas où nous nous dirigerions vers le parais au lieu de nous en éloigner.

—Qu'est-ce que tu en conclurais ?

—J'en conclurais qu'ils agissent sous l'impulsion de Narain-Sagore, qui veut nous avoir sous la main.

—Pourquoi ?

—Pour se venger à son aise, probablement.

—Tu as peut-être raison, murmura Valentin. Essayons, puisque aussi bien il est impossible d'avancer.

On fit volte-face et l'on prit le chemin du palais. Comme l'avait deviné Joseph, la foule s'ouvrit de ce côté devant les Européens. Toujours poussés par la masse du peuple, ceux-ci finirent par se trouver acculés au mur d'une maison que ses habitants semblaient avoir abandonnée, car rien n'y révélait la présence de créatures humaines. Tout à coup un effrayant tumulte éclata à quelques portées de fusil des Européens. On entendit plusieurs coups de pistolet accompagnés du cliquetis des armes et de cris de détresse ou de fureur. Une partie de la foule se porta de ce côté.

—Que se passe-t-il donc là-bas ? demanda Clémence, toute tremblante.

—Quelques Anglais qu'on massacre, probablement, dit Savinien. Ils auront irrité les Indous par leur insolence. Ils seront cause que nous allons être mis en pièces. Maudits orgueilleux ! Sottes brutes !

—Assez, Savinien, assez, dit Valentin ; n'insultons pas des gens qui en ce moment peut-être, vont rendre compte à Dieu de leur conduite.

—Sahib, murmura tout à coup une voix à côté de sir Richard. Il se retourna et reconnut un Indou que, quelques jours auparavant, il avait protégé contre la brutalité de quelques soldats anglais.

—Ecoutez, lui dit cet homme, marchez jusqu'à la porte de cette maison et restez-y appuyés. Je vais faire le tour par le jardin et je vous ouvrirai la porte.

Sir Richard communiqua à ses amis le conseil du syce. Il se dirigea avec eux vers la porte, contre laquelle ils s'appuyèrent. A ce moment Juliette poussa un cri déchirant. A cinquante pas des Européens, du coté d'où partaient les cris et les coups de pistolet, elle venait d'apercevoir la tête sanglante d'un officier anglais, fixée au bout d'une lance et couverte par dérision de la casquette d'uniforme. Deux autres têtes parurent bientôt à côté de la première.

—Mort aux Fheringheas ! *Din, din, Rama* ! crie la multitude, s'enivrant de ses propres cris et de la vue du sang.

Quelques forcenés se ruèrent sur le petit détachement et levèrent leurs sabres et leurs bâtons. Un d'eux qui portait un fusil de six pieds de long au moins, ajusta sir Richard dont la haute taille dominait celle de ses compagnons. Clémence poussa un cri. Frédéric perdit la tête et tira presque à bout portant sur l'Indou. Une clameur fureuse s'éleva de la foule.

Au même instant, la porte s'ouvrit si brusquement que sir Richard s'en alla tomber dans le corridor. Les autres Européens le suivirent, protégés par Joseph et par M. Novéal, ainsi que par trois serviteurs indigènes, les seuls qui fussent fidèles. Quelques Indous, emportés par leur élan et poussés par la foule, entrèrent dans la maison à la suite des Européens. Savinien voulait qu'on les tuât immédiatement. Sir Richard et M. Novéal n'eurent garde de l'écouter.